août 1790.

LOUIS XIV
A SAINT CLOUD,
AU CHEVET DE LOUIS XVI.
DIALOGUE.

Case
FRC
5146

LOUIS XIV ET LOUIS XVI.

LOUIS XIV.

D'OU VIENS-TU, mon fils?

LOUIS XVI.

De la fédération générale.

LOUIS XIV.

Qu'est-ce que c'est que cette fédération?

LOUIS XVI.

C'est la réunion de tous mes sujets. . . . .

LOUIS XIV.

Contre toi, peut-être? Hem! benêt! j'ai su tes fredaines, ton imbécile foiblesse, et les suites cruelles de ton ivrognerie. Qu'as-tu fait de ton royaume? parle. . . . .

LOUIS XVI.

Demandez-le à la Fayette.

M+W 9187 no. 1

LOUIS XIV.

Quoi! tu l'as mis entre les mains inexpérimentées de ce jeune fat?

LOUIS XVI.

Non, il s'en est emparé.

LOUIS XIV.

Il s'en est emparé, parce que tu étois ivre. Crois qu'il n'eut jamais osé te combattre pour le conquérir. On connut son courage tout entier à la mémorable journée du 5 octobre. Pâlir, intriguer et plier, voilà tout ce que sait faire ce général si renommé.

LOUIS XVI.

Cela se peut, mais il a la force en main, il peut tout....

LOUIS XIV.

Il peut tout, parce que tu l'as voulu. Le mal vient de loin. Si ta stupide indulgence n'eût pas enhardi tes parlemens au crime, ils auroient enregistré l'impôt de mon ami Vauban, l'*impôt territorial* et le *timbre*, et ton empire fleuriroit encore; n'avois-tu pas ton fouet le jour où ils protestèrent avec tant d'audace? Il falloit lire l'histoire, et tu aurois appris de moi comment on mène les parlemens insolens et les peuples rebelles; tu n'aurois point joué le rôle ridicule d'un mannequin. Le banquier Necker ne t'auroit point immolé à la petite gloriole de passer pour un ministre populaire; tu n'aurois point été vendu par ta femme; et tu n'aurois point aujourd'hui douze cents maîtres, Bailly et la Fayette pour tuteurs, et les quarante-huit municipalités prêtes à t'égorger.

LOUIS XVI.

Ne m'accablez pas, mon pere, je suis assez malheureux d'être considéré comme un zéro dans mes propres états.

Vous ne savez pas tout ce que j'ai souffert; vous ne savez pas tout ce que j'ai fait pour le peuple ingrat qui me honit et m'outrage. A peine étois-je monté sur le trône que vous occupâtes avec tant de gloire et de fermeté, que voulant

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

restituer à l'homme tous les droits qui lui avoient été départis par la nature, et ne point souffrir qu'une partie de mes sujets fût esclave de l'autre, j'abolis la servitude dans mes états.... Ma cour, beaucoup moins brillante que la vôtre, nuisoit cependant à mes vues d'économie, je la réformai, et ne conservai de son éclat, que ce qui pouvoit constituer le train d'un prince bourgeois. Par-tout où se montroient l'oppression et la tyrannie, je volois au secours des opprimés J'affranchis l'Amérique des fers de l'Angleterre...,

Louis XIV.

Tu fis là une belle besogne. Tu dépensas quinze cents millions, et te fis un ennemis éternel qui, tôt ou tard, te fera payer peut-être de ta tête, l'audace inouie d'avoir arraché à sa domination un pays qu'il posédoit aussi équitablement que tu possèdes ta *bonne ville de Paris*.

Louis XVI.

Des tortures exécrables forçoient l'homme vertueux de se mentir à lui-même, en s'avouant coupable, pour s'épargner de nouveaux tourmens; j'abolis la question préparatoire.

Le code criminel, malgré les soins que vous vous étiez donnés pour le civiliser, se ressentoit encore de la barbarie et de l'atrocité des siècles de ténèbres, qui l'avoient fait éclore, je corrigeai le code criminel.

L'impôt pesoit en entier sur la classe la plus laborieuse et la plus utile. Les sueurs d'une année suffisoient à peine au laboureur pour payer la multiplicité des contributions dont l'avoient accablé les privilégiés et les concessionnaires; je proposai l'égale répartition de l'impôt.

On inculpa mes ministres, je les réformai; on calomnia mes intentions et mon cœur dans l'administration de la chose publique; j'appellai auprès de moi l'élite des sages de mon royaume; je m'environnai de toutes les lumières et de toutes les vertus; mes sujets partagèrent les sollicitudes du trône. Et bien? les notables ne firent qu'aggraver le mal dont on s'étoit plaint.

Pour remédier enfin à toutes les calamnités publiques, je convoquai mon peuple en *assemblée*. Un jour lui eût suffi pour faire le bonheur de 25 millions d'hommes, je ne sais par quelle fatalité il s'est attaché à aggraver leurs maux. Je ne parle pas des outrages divers que m'a fait cette assemblée

immorale ; je ne parle pas de l'opprobre dont elle m'a couvert, ni de la licence effrénée qu'elle a prêchée à une populace toujours portée au mal, ni des excès qu'elle a consacrés ; je ne dis pas qu'elle a mis en problême, si je devois non pas régner, mais porter même le nom de roi ; je ne dis pas qu'en me détrônant, elle a dépouillé de leur patrimoine ma femme, mes enfans, mes freres et toute ma famille ; je ne dis pas qu'après s'être revêtus du manteau royal, des scélérats ont soudoyé des assassins pour faire couler le sang des Césars et celui des Bourbons ; je ne dis pas qu'un traitre, en ce moment le plus près du trône, et qui commande seul en France, a banni de ma présence, ou fait expirer sur des échafauts, tous les êtres qui compatissoient à mes malheurs ; je ne dis pas que j'ai gémi pendant dis mois, et que je gémis encore dans l'esclavage, sans cesse entouré de mes meurtriers, n'ayant plus d'autre pouvoir que celui d'exécuter sans replique les ordres suprêmes d'un la Fayette et d'une horde d'assassins, ses dignes complices ; je ne dis pas que je crains à chaque instant, que des forcenés viennent encore souiller les marches de mon ancien trône, du sang de mes amis, de ma femme, du seul frère qu'ils m'ont laissé, de mes ministres sur-tout, dont ils demandent la tête, avec la même fureur qu'ils l'ont jadis couronnées.

LOUIS XIV.

Tu m'attendris moins que tu m'indignes. Ton peuple t'a traité en enfant. C'est ainsi qu'il voulut se comporter à mon égard, lorsque je n'avois que quinze ans ; mais je le mis à la raison ; c'est ce que tu aurois dû faire. N'avois-tu pas du canon ? ne paie-tu pas des soldats ?

LOUIS XVI.

Oui, mais c'est pour me combattre.

LOUIS XIV.

Mets-toi à la tête de ton armée, et ne crains rien du Français : il peut se laisser séduire un moment par les traites ; il peut s'enivrer de leur vin, et dépenser leur or, mais au nom de son roi, l'enthousiasme s'empare de son ame, et *vive le roi* est le premier cri qu'il puisse prononcer.

Mon peuple se ligua aussi contre moi : c'est au milieu de mes triomphes : lorsque les prix couronnoient les travaux de mes grands hommes de guerre, faisoit respecter ma puissance par l'Europe entière ; c'est ce temps de prospérité et de gloire

que choisirent les *Frondeurs*, pour me poursuivre les armes à la main. Les parisiens, excités alors par Beaufort, Bouillon et la Rochefoucault, comme ils le sont aujourd'hui par la Fayette, me forcerent de quitter le Louvre pour me montrer à mes provinces. La Guienne, armée pour ma perte, se déclara pour moi dès qu'elle me vit. Tout mon peuple me témoigna qu'il n'en vouloit qu'à mes ministres. Je me vengeai de la rébellion de mes sujets, en me mettant moi-même à la tête de mes armées. Bientôt la guerre civile cessa. Toutes les puissances étrangères, réunies contre moi, vinrent se briser contre mes forces et ma valeur : ce que n'avoient pu Turenne, Condé, Villars, Harcourt, Duquesne, Luxembourg, Vendôme, Tourville, Duguai-Trouin, ma présence l'opéra. Je vis tomber les murs de 300 villes et places fortes, dont avant moi on n'avoit pas osé aborder. Voilà ce que peut l'aspect d'un roi courageux.

Mon fils, veux-tu reconquérir ta couronne, écoute l'avis paternel que je vais te donner.

Ton peuple ruiné, murmure contre les pervers qui l'ont dépouillé. Le nombre des mécontens surpasse de beaucoup celui des patriotes. Si le Français n'est pas fait pour l'esclavage, il n'aime pas non plus cette licence effrénée qui fait trembler sans cesse pour sa vie ou pour sa propriété ; montre-toi digne de gouverner, et ton parti va se grossir de plus de douze millions d'hommes. Ose élever la voix ; montre le caractère d'un homme, d'un Bourbon ; encourage tes amis au lieu de les dénoncer, de les vouer au supplice ; déclare-toi pour ceux de tes sujets, qu'une troupe de forcenés harcele sans relâche, insulte sans pitié, et dépouille de tout : marche à la tête des amis de l'ordre et de la prospérité, et aussitôt tu verras les valeureux *bleuets*, les dignes satellites de la Fayette, rentrer dans les caves d'où ils sont sortis quelques jours après le 14 juillet.

Les frontières garnies de troupes étrangères, sont disposées à te faciliter la victoire ; la cause des souverains sera vengée par les peuples : il y va de leur gloire ; déjà l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, la Savoie, t'apprennent ce que tu dois entreprendre pour ton salut ; tes troupes aigries par les horreurs qu'exercent contr'elles les nouvelles administrations et l'*armée bleue*, répareront la faute du mois de juillet, et les lâches Gardes-Françoises, dont on n'a pu faire de prétendus citoyens qu'en les énivrant, recevront le salaire de ce patriotisme qu'ils nous vantent tant, et qu'on a récompensé avec tant de zèle et d'emphase.

Tu as des généraux que tu ne dois pas négliger ; Maillebois, d'Estaing, Bouillé, Condé, te remettront facilement sur le trône. Certes, avec de tels hommes, avec les soldats d'airain de la Bohême et de la Prusse, avec nos fiers Anglois, les intrépides Espagnols, on doit peu craindre ce ramas d'hommes indiciplinés et peureux, qui au premier coup de feu, jetteront au loin leurs armes et chercheront leur salut à travers les champs, les bois et les fleuves (1).

Voici donc le parti que je te propose et le seul qui puisse te tirer du précipice où je te vois plongé. Sauve-toi, sors des mains de tes anciens esclaves devenus tout-à-coup tes tyrans ; marche vers Metz ou vers Lyon. Là, tu trouveras des amis, et sois certain que la majeure partie, la plus saine de l'armée bleue, qui cache aujourd'hui son désespoir sous les fausses couleurs du patriotisme, t'y suivra pour se ranger sous tes drapeaux : que Broglio, à la tête de trente mille hommes, vienne à ta rencontre, que tes autres généraux entrent par les autres frontières à la tête des troupes auxilliaires de tes voisins, et tu connoîtras bientôt ce peuple féroce, toujours bien insolent lorsqu'il n'a personne à combattre, mais bien souple, bien lâche, bien facile à s'épouvanter, dès qu'il voit qu'on fait bonne contenance à ses téméraires entreprises.

Je te prédis que tu traverseras ton royaume sans obstacle, et que tu recevras par-tout, sur ton passage, les honneurs du triomphe. Tu vois que je connois tes sujets. Je veux que tu les entende par tout crier, *vive le Roi, vive Broglio, vive Condé, &c. &c.*

Arrivé à Paris, les fauxbourgs te seront ouverts par leurs habitans, et tu sera rétabli sur le trône par ceux mêmes dont les haches et les piques t'en avoient renversé. C'est là que doit commencer le moment des vengeances. La Fayette qui ne rougit de rien aura sans doute l'audace de se présenter à tes yeux avec sa duplicité ordinaire. Il voudra te donner le change sur son service auprès de ta personne ; il dira qu'il n'a jamais été que ton ami, qu'il a fait tous ses efforts pour t'épargner des peines et des affrons ; il citera à l'appui diverses lâchetés, et entr'autres, sa pâleur du 5 octobre, et toutes les nuits qu'il a découché de peur d'être égorgé dans son lit.

(1) C'est ce qu'ont fait au premier combat les Brabançons.

Que la Fayette soit donc ta première victime, comme étant celui de tes ennemis le plus faux, le plus ambitieux et le plus lâche.

Dresse ensuite des milliers de potences. *Une* pour l'infâme Mirabeau, cet être de fange, dont la voix et l'opinion sont toujours vendus au poids de l'or, et qui ne connut d'autre sentiment que ceux du crime et de la faim.

Une pour les ingrats Lameth dont tu élevas l'enfance, que tu arracha de la boue, pour en faire un guerrier qui déshonora ton armée en lui prêchant l'insurrection et l'indiscipline.

Une pour les perfides Noailles, qui, comblés de tes bienfaits, et après avoir beaucoup contribué à l'énorme *déficit* de tes finances, t'ont lâchement abandonné dès qu'ils ont vu que tu n'avois plus rien à donner.

Une pour le tartuffe Camus, esclave vieilli dans l'antichambre des ministres, bas-flatteur et copiste de Lamoignon, qui a voulu atteindre aussi la renomée d'un forcené, parce que c'étoit le seul moyen d'accaparer les faveurs du jour.

Une pour le petit et fat Barnave, *une* pour le crapuleux Chapellier, *une* pour le *prestolet* d'Autun, *une* pour le roi Sylvain, et enfin au moins six cens pour les coquins de l'assemblée prétendue nationale.

Six cens pour les motionaires du Palais-royal.

Six cens pour les fameux *Vainqueurs* de la Bastille.

Douze pour les prétendus *Orateurs* et *Avocats* du peuple, Mercier, Desmoulins, Noël, la Reynie, Prud'homme, Carra et compagnie.

Quant aux autres séditieux, laisse-les rentrer en paix dans leurs caves, et ne crains rien de leurs bras *invaincus*.

Après cette grande besogne, rappelle ta noblesse, celle qui, malgré les périls, t'est restée fidèle, rends-lui tes faveurs, ses propriétés, son ancien lustre, sans lequel les états ne peuvent fleurir.

Rétablis ta puissance, en corrigeant les abus qui l'affoiblissoit; que tes ministres ne soient plus tout, dans ton royaume, à ton préjudice: gouverne par toi-même, et sache dire quelquefois: *je veux*.

Sors donc, Louis, de ta stupidité, songe que tu n'as pas un moment à perdre: encore quatre jours, et peut-être il ne sera plus temps; quatre jours, (Ciel! quelle perspective affligeante!) encore quatre jours et peut-être un ferrégicide...

Pars, vole où tes amis t'appellent ; laisse-là tes douze cens tuteurs, ton roi Bailly, ton roi la Fayette, tes rois des fauxbourgs, et va montrer aux frontières que tu es digne de porter mon nom, et de me succéder sur le trône.

AVIS.

Le Manuscrit de ce dialogue a été trouvé dans la poche de M. *Paul*, l'un des illuminés conduit à Saint-Cloud aux prisons de l'Abbaye. Un patriote, enrôlé dans la garde nationale, a cru devoir le publier, pour éclairer ses concitoyens sur les manœuvres perfides des ennemis de la révolution. Cet écrit jette un grand jour sur les COMPLOTS : Maillebois, Savardin, Condé, Tomassin, d'Artois, d'Orléans, Throuard, Saint-Priest, la Tour-du-Pin, Necker, Montmorin, Mirabeau, Maury, Cazalès, d'Aiguillon, &c. &c. &c. &. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c.

De l'Imprimerie des PATRIOTES.